

L'homme qui marche



Olivier DEVOS

L'homme qui marche

Cela faisait presque trois heures que l'homme marchait. Trois heures ! Autant dire une éternité pour quelqu'un qui avait dû, comme tout le monde, se contenter durant deux mois d'une sortie quotidienne de soixante petites minutes. Trois mille six cents minuscules secondes. Juste assez de temps pour faire le tour de son quartier tout en respectant la règle du kilomètre autorisé.

Il y avait si longtemps qu'il n'avait pu marcher ainsi, qu'au début, il en était un peu grisé. En y réfléchissant, il avait l'impression de se trouver dans la peau d'un prisonnier ou d'un otage. D'être cet homme à qui on rendait la liberté après cinq ou dix années ou plus encore de détention et qui redécouvrait avec joie, mais aussi avec appréhension un monde qui avait continué de tourner sans lui. Et qui s'en était d'ailleurs plutôt bien tiré. Ce qui, au final, remet le genre humain à sa juste place. Celle d'un simple maillon de la chaîne, ni plus, ni moins important qu'un autre.

Comme si cela avait de l'importance, tout en marchant, il regardait encore régulièrement sa montre. Au bout de cinquante minutes, la première fois, il s'était même dit qu'il était bientôt l'heure de rentrer chez lui. La force de l'habitude sans doute. Puis, il s'était souvenu que ce temps-là était révolu. Qu'il pouvait marcher librement, aussi longtemps qu'il le voulait ou qu'il en était capable. Qu'il n'était plus obligé de respecter le périmètre du confinement et ne devait plus justifier de sa présence en dehors. Alors, il s'était mis à rire à gorge déployée, sous le regard étonné et inquiet à la fois de ceux qu'il croisait. Certains doivent me prendre pour un fou, avait-il alors songé, avant de se calmer et de reprendre sa marche en avant, souriant intérieurement de sa bétise.

Ah marcher les cheveux au vent ! Sentir l'air circuler autour de soi et caresser son visage comme la main douce d'une femme ! Etre libre d'aller et de venir à sa guise, enfin ! Quel bonheur ! C'est lorsqu'on est privé des joies simples de l'existence qu'on se rend compte de leur importance. Et lorsqu'on les redécouvre enfin qu'on les apprécie le plus. L'homme qui marche venait d'en prendre conscience. Alors, il profitait désormais de ces moments à leur juste valeur, goûtant chaque instant comme s'il devait être le dernier.

Cela avait été tellement long, tellement stressant, voire même angoissant qu'il lui fallait rattraper le temps perdu. Alors, depuis près de deux semaines, il marchait encore et encore. Le nez en l'air et l'œil aux aguets pour le seul plaisir d'être dehors. Il marchait sans but et sans projet. Et par moments, il se souvenait du monde d'avant. Non celui qui avait précédé ce confinement, celui-ci avait brusquement disparu et il allait mettre du temps pour exister à nouveau, mais de ce long tunnel noir dont il ne pensait jamais voir le bout. Et qui, paradoxalement, lui paraissait être un cocon rassurant, une bulle de calme et de sérénité face à la menace qui couvrait la planète de son ombre noire.

L'homme qui marche se souvenait avec une certaine émotion de ces rues vides de circulation comme elles ne l'avaient presque jamais été, de ces places habituellement bondées pour une fois désertes, de ces persiennes baissées devant les vitrines des magasins, de ces bars et de ces restaurants privés de clients et d'animation, de ces jardins d'où avaient disparu les enfants criant de joie, et les anciens conversant sous les arbres centenaires, du silence des orchestres et du vide des lieux de culte. Toute la ville semble figée, pétrifiée par la lave d'un volcan qui s'était réveillé brutalement pour la recouvrir d'un linceul de cendres noires.

Lorsqu'il marchait sur ces trottoirs sans croiser âme qui vive, il s'attendait presque à voir un cow-boy solitaire se dresser brutalement devant lui, comme dans les vieux films en noir et blanc avec John Wayne ou Gary Cooper, tandis que des nuages de poussière envahissaient la ville, ou des fusils surgir aux fenêtres, pour l'abattre comme un dangereux criminel.

Et puis, il y avait ce silence omniprésent. Assourdissant. Oppressant. Irréel pour tout dire. Et au final presque angoissant pour le citoyen qui vit habituellement dans un monde en mouvement perpétuel où le bruit vous abrutit du matin au soir.

En fait, il y avait plus de vie derrière les écrans d'ordinateur, de télévision ou de Smartphone que dans son quartier, et même dans son immeuble qui semblait avoir été

déserté par l'ensemble de ses habitants. Heureusement qu'en face de chez lui, il y avait chaque soir cette jolie jeune fille qui jouait du violon, postée sur son balcon, et dans le lointain cette voix anonyme de baryton qui lui répondait. Cela le rassurait un peu. Sinon, pour voir du monde, il lui fallait se connecter à Internet, et surfer sur Facebook ou Youtube. La toile était devenue une sorte de foire à tout mondiale où on pouvait prendre des cours d'anglais ou de mandarin, apprendre à danser ou à se relaxer en pratiquant le yoga, ou bien encore entretenir sa forme physique en utilisant les moyens du bord. On y prenait même des apéros entre potes. Chacun chez soi, protégé par l'écran de son PC portable. Il fallait bien passer le temps. Ces heures interminables qui semblaient durer des jours, et ces jours aussi longs que des semaines. Lorsqu'on est seul, et que personne ne vous appelle pour prendre de vos nouvelles, le temps semble vous engloutir lentement comme une coulée de boue pour vous faire disparaître du monde des vivants.

Alors, il se passait en boucle les images de ces célébrités du show-biz qui se prenaient en photo, légèrement vêtues, pour publier leurs clichés sur Instagram, de cette cane accompagnée de ses petits déambulant sur une avenue parisienne, de ce sanglier arpentant la croisette à Cannes, des méduses envahissant les canaux de Venise, désertés par les gondoles, et des autoroutes, habituellement surchargées qu'on aurait pu traverser presque sans risque à pieds et en reculant. Cela paraissait tellement incroyable qu'il lui fallait presque se pincer pour y croire. Et pourtant, il avait vraiment vu cela pendant ces huit longues semaines. Le monde entier était à l'arrêt, et il avait tout son temps pour l'observer, et le juger aussi d'un regard impitoyable, en espérant que les hommes sauraient se souvenir de ces heures sombres pour changer enfin le cours de son histoire, même si il en doutait. L'humanité avait, en effet, bien du mal à se souvenir de ses erreurs pour ne pas les répéter encore et encore tel un mauvais élève n'apprenant pas ses leçons. Le passé l'avait confirmé bien trop souvent. Pourquoi en serait-il autrement à l'avenir cette fois-ci ?

Bien sûr, il avait souhaité, comme tout le monde, que cette pause forcée se finisse. Que la vie reprenne un cours normal. Pourtant, assez souvent, il se surprenait à éprouver une sorte de nostalgie pour ces moments hors du temps. Et il en avait un peu honte. Car ils ne furent pas que magiques, ils furent aussi et trop souvent tragiques. Les médecins et le personnel soignant pouvaient en témoigner.

Et puis, il avait si souvent rêvé de croiser sur les boulevards des visages connus ou inconnus, même cachés derrière ce masque ridicule et étouffant, il serait inconvenant de

regretter le temps d'avant. Les relations virtuelles ne remplaceront jamais le contact d'une peau douce contre la vôtre, d'un chuchotement dans le creux de votre oreille, d'un sourire illuminant votre journée, ou d'une poignée de mains virile.

Néanmoins, tout en marchant, il ne pouvait s'empêcher de sentir une boule d'angoisse monter en lui pour distiller son venin. Il avait l'impression que tout cela allait un peu trop vite. Un peu trop loin. Les plages et les forêts commençaient à se remplir de promeneurs. Sur les quais, des jeunes sirotaient un verre ou dégustaient une part de pizza, assis les pieds dans le vide en se regardant les yeux dans les yeux. Le monde se réveillait d'un trop long sommeil à coups de klaxon, et de conversations enflammées. Dans les rues, le bruit reprenait ses droits. Ainsi, il n'entendait presque déjà plus le chant des oiseaux, si fort, si puissant, il y a quelques jours encore. Comme s'ils avaient abandonné un combat perdu d'avance.

En fait, l'homme qui marche avait l'impression que tout le monde se comportait déjà comme si tout était accompli. Que le virus avait disparu et que plus rien ne pouvait arriver. Lui, il avait conscience que rien n'était fini. Que tout pouvait recommencer. Que le mal, tapi dans l'ombre, pouvait frapper à nouveau. Plus violent. Plus fort encore. Alors soudain, il eut peur. Il accéléra le pas avant de se mettre à courir pour rentrer chez lui, et se cacher pour attendre des jours meilleurs. Dût-il pour cela attendre la fin des temps.

Lille, le 27 mai 2020

Olivier Devos

Photo de couverture de Daniel Dekens (www.danieldekensphotographies.fr) : « L'homme qui marche » de Alberto Giacometti (1901-1966)